

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX & DE SARLAT

A LA

DISTRIBUTION DES PRIX

DE SON

Petit Séminaire de Bergerac

Le 5 Août 1872

SUR L'ÉDUCATION.



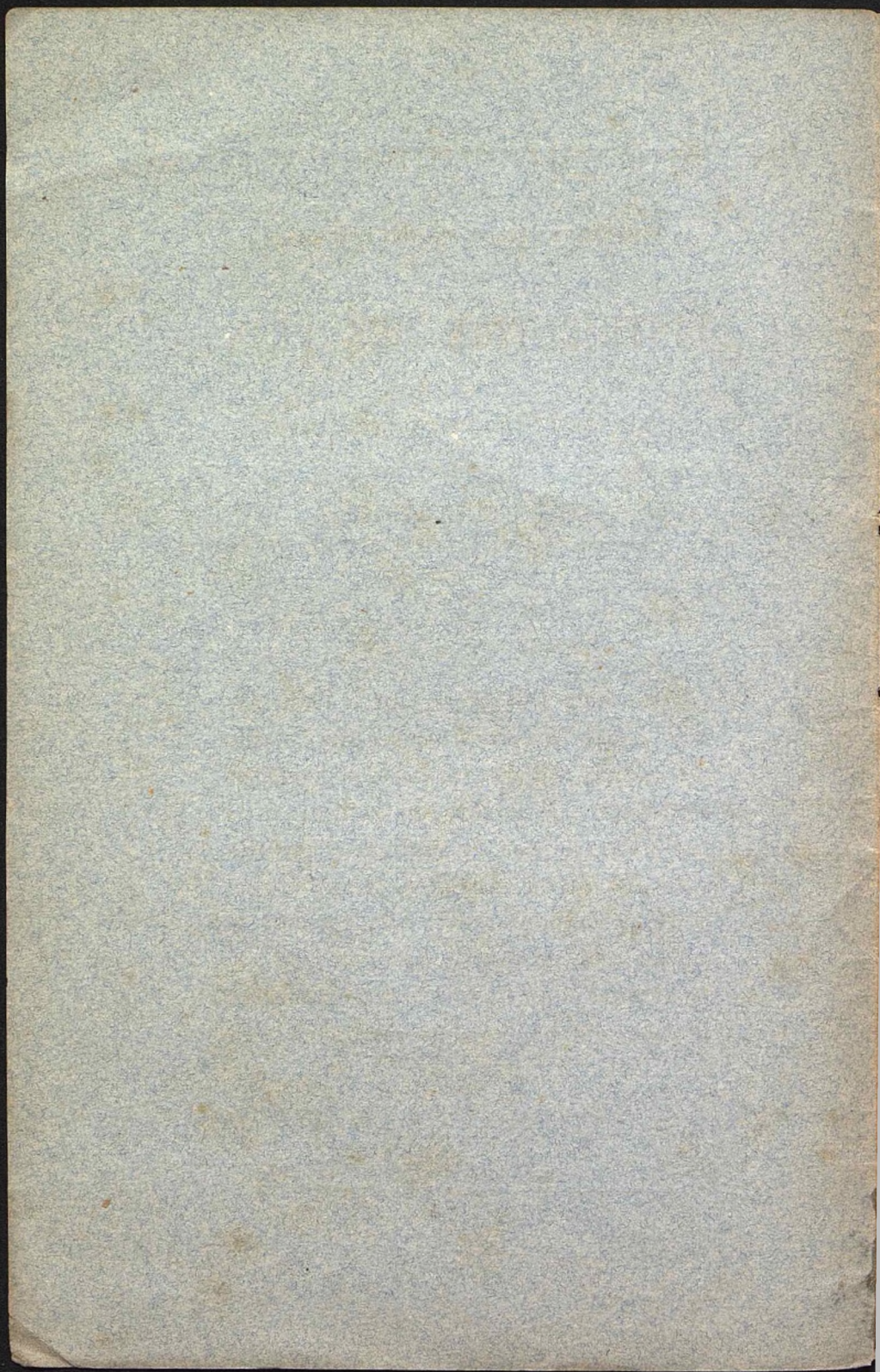
PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE CASSARD FRÈRES

Cours Fénelon, 7, et rue Mataguerre, 4.

1872.

Z
623



Dabert

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT

A LA

DISTRIBUTION DES PRIX

DE

SON PETIT SÉMINAIRE DE BERGERAC

Le 5 Août 1872

SUR L'ÉDUCATION.

PZ 2623

MESSIEURS,

Dans toute fête intéressant la jeunesse, il y a pour les âmes élevées un charme secret dont nul d'entre nous ne voudrait se défendre. Il semble que la flamme de nos jeunes années s'y ranime, et projette sur celles qui les ont suivies je ne sais quel doux et vivifiant reflet. Aux époques de calme et de prospérité, le cœur peut s'abandonner sans réserve à cette innocente illusion, que nul souci ne vient alors trou-

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

bler. Bien autre, malheureusement, est notre situation présente. Nous sommes à l'heure d'une de ces grandes crises sociales où l'homme sérieux et réfléchi, l'homme qui aime l'Eglise et son pays, n'a guère de place en son âme que pour les cruelles angoisses. Non que la jeunesse lui devienne indifférente; loin de là, son regard se porte sur elle avec plus d'attention qu'en tout autre temps; mais alors une seule préoccupation le domine : chercher en cette jeunesse, dans l'esprit qui l'anime, dans ses tendances, ses aspirations, et pour ramener ici d'un seul mot tous les effets à la cause, dans l'éducation qu'elle reçoit, l'explication du présent et la révélation de l'avenir.

I

C'est que, en effet, messieurs, dans la décadence comme dans le progrès, l'état moral d'une société est le produit logique de l'éducation. Telle est la pensée des sages, et l'un d'eux, Leibnitz, ce profond

observateur, renvoie absolument, sans réserve, les vices et les vertus d'un peuple aux instituteurs des jeunes générations qui se succèdent en son sein.

Or, comme c'est une loi invariable de notre humanité que, bonnes ou mauvaises, les qualités morales d'un peuple se traduisent au-dehors, et passent dans les faits dont se compose ensuite la trame de son histoire, me plaçant maintenant, par la pensée, en présence des récents malheurs qui ont accablé notre pays, qui pèsent encore sur lui, et font de son avenir, de son lendemain, un obscur problème, je me demande avec effroi comment donc est élevée notre jeunesse française !

Que, dans ce duel gigantesque qu'elle a été si témérairement conduite à soutenir contre l'Allemagne, la France ait perdu des batailles, qu'elle ait été vaincue : ce n'est point là ce qui m'étonne ; si souvent victorieuse qu'elle eût été dans le passé, elle n'avait point fait de pacte avec la victoire. Mais que la France ait essuyé en si

peu de temps une suite de désastres sans précédents, sans nom peut-être dans l'histoire des nations civilisées : voilà ce qui déconcerte mon patriotisme. On peut alléguer, tant qu'on voudra, la supériorité numérique des forces allemandes, la puissance de leurs engins de guerre; ma raison se refuse à expliquer par des causes étrangères une chute si profonde et à la fois si subite.

Est-ce que, d'ailleurs, le redoutable problème ne se complique pas ici de cette affreuse guerre civile où, sous le regard de son ennemi du dehors, devenu simple spectateur, la France s'est vue réduite à la cruelle nécessité de prendre d'assaut sa capitale contre son ennemi du dedans? Et aujourd'hui encore, où en est-elle? Impuissants à prévoir et à prévenir nos malheurs, quelle puissance vraiment efficace mettons-nous en œuvre pour les réparer? La logique est inexorable, et c'est une de ses lois que tout effet ait une cause qui lui soit de tout point proportionnée. Quand

une maison tombe en ruine, c'est se tromper soi-même que d'accuser seulement l'orage qui l'a battue pendant quelques heures; la vraie cause de sa ruine est en elle, elle est dans les vices de sa construction. Ainsi, messieurs, de l'édifice social. Sa force tout entière est dans les principes et les vertus. Tant qu'il les possède au degré suffisant, il n'a rien à craindre pour son existence des coups de la fortune contraire; s'il chancelle et menace de s'affaïsser, c'est que cette force morale cesse de le soutenir.

II

Ces détails, messieurs, vous le voyez, nous conduisent à une conclusion affligeante. En nous révélant, par la grandeur des infortunes de la patrie, le mal intérieur qui la ronge, ils nous font sentir ce qu'a de vicieux la manière dont sont élevées ses jeunes générations. Allons maintenant au cœur même de ce grave

sujet, et comparons ce qu'est parmi nous l'éducation publique à ce qu'elle devrait être.

L'éducation doit prendre le jeune homme tout entier. Elle doit élever surtout ses deux facultés maîtresses, son intelligence et sa volonté. Son intelligence, en la munissant, par l'enseignement doctrinal, de toutes les grandes vérités de l'ordre religieux et moral ; sa volonté, en la formant, par une salutaire discipline, à la pratique du devoir et de la vertu.

Les grandes vérités de l'ordre moral vous sont, messieurs, aussi familières qu'à nous-même. Elles se partagent naturellement en trois classes. La première comprend celles qui déterminent les relations de l'homme avec Dieu : — Ainsi, Dieu, être incréé, personnel, infiniment parfait, créateur et providence ; l'homme, créature intelligente et libre, douée d'une âme immortelle, obligée d'entretenir, par l'adoration, la prière, par la pratique de la vraie religion, un commerce continuel avec

Dieu, et devant recevoir dans une vie future, suivant sa conduite, bonne ou mauvaise dans la vie présente, des récompenses éternelles ou d'éternels châtiments. La deuxième classe comprend les vérités qui déterminent les rapports des hommes entre eux : — Ainsi la hiérarchie sociale, sagement coordonnée avec l'égalité naturelle, le respect du droit d'autrui, l'obéissance aux pouvoirs légitimement établis, les lois positives conformes à la loi naturelle qui en est la règle nécessaire et infaillible, l'assistance mutuelle, l'échange de bons offices dans les mêmes sentiments de fraternité et de dévouement. A la troisième enfin, se rattachent les vérités qui tendent à maintenir l'harmonie dans l'homme lui-même : — Ainsi, la distinction de l'âme et du corps, du bien et du mal, du devoir et des passions, la subordination de l'individu à la famille, de la famille à la société, de toutes choses à Dieu.

Dieu au-dessus de tout, Dieu fin dernière et suprême : voilà le centre commun

vers lequel gravitent toutes les vérités de l'ordre moral.

De ces vérités, qui constituent en nous la droite raison, naît, sous autant de formes, le devoir, en qui trouve son frein et sa règle notre libre volonté. Le devoir, qui implique l'effort, la privation, le sacrifice ; le devoir, qui commande la lutte de chaque jour contre les pentes mauvaises de notre nature ; car, ainsi que l'a compris lui-même le poète payen :

Nil in vetitum semper, cupimusque negata.

Sic interdictis imminet æger aquis.

Voilà, en quelques traits incomplets, mais suffisants, le programme qui s'impose absolument aux instituteurs de la jeunesse. Mais ce programme, je le demande, les instituteurs de la jeunesse le rempliront-ils sans appeler la religion à leur secours ? Non, messieurs, non, ils ne le rempliront pas, ils seront moralement incapables de le remplir. Dans son état présent, l'homme est moralement

impuissant à connaître par lui seul, sans un secours gratuit de Dieu, toutes les vérités de l'ordre même simplement naturel; moralement impuissant à remplir tous les devoirs qui découlent de ces vérités. Il ne le peut pas, parce que la lumière manque à son intelligence, la force à sa volonté. Il était sans doute réservé à la révélation de nous expliquer, dans sa cause et toute son étendue, cette double plaie de notre humanité; mais son existence est attestée par l'expérience universelle. Qu'est-ce, dans son ensemble, que l'histoire de l'esprit humain, sinon celle de ses erreurs? Et qu'est-ce que l'histoire de l'activité humaine, sinon celle de ses écarts et de ses désordres? Cela étant, si la religion ne le met pas en communication avec le ciel, si elle ne lui ouvre pas les trésors de la lumière et de la force divines, comment l'instituteur de la jeunesse parviendra-t-il à inculquer dans l'esprit de ses élèves ces vérités qu'il ne parviendra pas lui-même

à connaître, et à soumettre leurs volontés à ces devoirs qu'il ne parviendra pas lui-même à pratiquer? N'insistons pas : du haut des chaires où il enseigne, le rationalisme contemporain, par les erreurs et les corruptions qu'il enfante, parle trop éloquemment en notre faveur!

III

Telles sont, messieurs, les grandes lignes que doit suivre l'éducation de la jeunesse. Maintenant se pose la question de fait : quelle éducation la jeunesse, prise dans sa généralité, reçoit-elle parmi nous? Question délicate, je le reconnais, mais que les tristesses du présent et les menaces de l'avenir nous commandent d'aborder de front, sans détours, sans faux ménagements. Ici d'ailleurs il suffit de constater, et encore ce soin pourrait-il être évité puisque les faits sont d'une notoriété incontestée.

Et d'abord, je parle d'éducation; mais

chacun sait bien que le mot même n'est plus en usage dans la langue pédagogique, et c'est rationnel : les mots étant faits pour exprimer les choses, le mot devait ici disparaître, car en vérité la chose n'existe plus. *Instruire* : à cela se réduit toute la mission de former la jeunesse ; cette mission pourtant si grande et si sainte, que nos pères ne craignaient pas de l'élever à la hauteur d'un véritable sacerdoce. Et encore l'instruction doit-elle être entendue aujourd'hui dans son sens le plus secondaire, étant complètement dépourvue de toute base doctrinale. Vous le savez, messieurs, il s'agit des lettres et des sciences, des langues mortes et des langues vivantes ; mais de cette grande doctrine religieuse et morale dans laquelle seule le jeune homme trouve le fondement de sa raison, la règle de sa conduite, la solution des grands problèmes de la vie humaine : nulle mention, jamais un mot. Parcourez les règlements disciplinaires de cette école de hautes études pré-



paratoire aux fonctions de l'enseignement : nulle place à l'heure présente n'y est assignée à l'enseignement religieux. Lorsqu'un étudiant de cette école, arrivé au terme de ses cours, a conquis ses grades, qu'il soit indifférent ou incrédule, il n'importe ; pourvu que sa conduite soit extérieurement honnête et décente, il sera bon pour élever la jeunesse. Parcourez le programme du baccalauréat : les connaissances religieuses n'y tiennent aucune place ; si bien qu'un examinateur de l'université déclarait naguère publiquement ne se point croire en droit d'infliger une note défavorable à un candidat qui ne savait pas lui dire ce qu'était l'Évangile (1).

Dans nos établissements publics, une place est faite à la religion ; elle y a un sanctuaire et un représentant. Mais, si le prêtre attaché à ces institutions peut

(1) V. Bulletin de la société gén. d'éducation. Année 1872, n° 4, page 13.

exercer librement son ministère, ce ministère, d'abord, est renfermé dans des limites beaucoup trop restreintes pour déployer toute sa fécondité. Est-ce que le prêtre ne devrait pas pouvoir faire sentir son action à tous les moments de la vie scolaire ? Mais non, les règlements s'y opposent. Ensuite, l'action du prêtre est trop isolée. Est-ce que les maîtres, quelles que soient leurs fonctions, ne sont pas obligés en conscience de lui prêter le concours des bons exemples, et, suivant les circonstances, des bons conseils donnés aux élèves ? Certes, nous connaissons de ces maîtres qui remplissent ce devoir avec le plus louable zèle ; mais par contre, que d'indifférents ! Et il y en a d'hostiles ! Comment, dans des conditions si défavorables, la religion pourrait-elle exercer une influence vraiment efficace, une influence victorieuse sur l'esprit et le cœur du jeune homme ? Non, elle n'y réussit pas ; tout au contraire, chaque année lui inflige une défaite nouvelle. Puis, arrive

le terme des études, le jeune homme sort du collège, et l'armée de l'incrédulité compte un soldat de plus !

Telle est, messieurs, la vérité sur le genre d'éducation donnée depuis plus d'un demi-siècle à la jeunesse française. Maintenant, veuillez conclure. Pour moi, je n'hésite pas ; ma conviction est inébranlable ; je dis avec tous les grands esprits : Telle éducation, telle jeunesse, et telle jeunesse, telle société. Et, appliquant à la société ce qui est dit dans l'Évangile de l'homme en particulier, j'ajoute, appuyé sur la parole infailible de Jésus-Christ :
« Toute société qui connaît cette parole,
» et ne l'accomplit pas, est semblable à
» l'insensé qui a bâti sa maison sur le
» sable ; et la pluie est descendue, et les
» fleuves sont venus, et les vents ont
» soufflé, et se sont précipités sur cette
» maison, et elle est tombée, et sa ruine
» a été grande (1). »

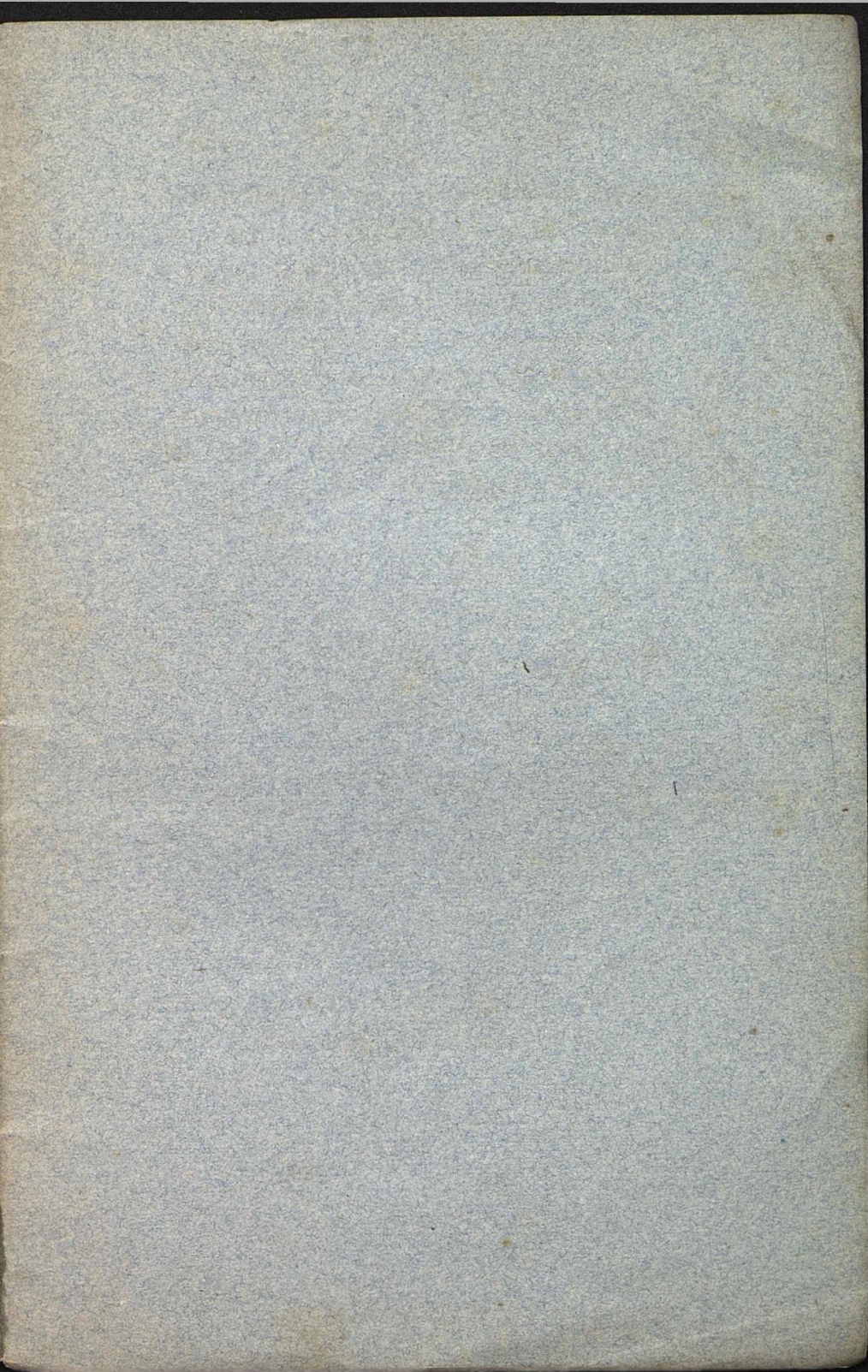
(1) *Matth.* VII, 27.

Ma pensée ne se détachera point de ce triste sujet, sans se reposer un instant sur les maîtres et les enfants de cette maison bénie. Ici, en effet, comme dans tous les établissements où règne le même esprit, ici se donne une éducation vraiment française, parce qu'ici se donne une éducation éminemment catholique. Ici, le jeune âge, protégé contre l'ardeur des passions par la prière quotidienne et la pratique fréquente des sacrements, acquiert, sans effort, la conviction des vérités nécessaires, et les saintes habitudes du devoir. — Telle est, bien-aimés coopérateurs, la mission que vous continuerez de remplir avec votre admirable dévouement. Mission modeste, obscure même en apparence, mais en réalité, pleine de fécondité et de grandeur; elle vous assure à jamais notre estime et notre reconnaissance.

Et vous, chers enfants, rendez grâces à Dieu des soins que vous avez reçus, et des progrès que vous avez faits dans ce pieux asile. Votre travail soutenu dans tout le

cours de cette année vous a mérité le repos des vacances ; mais n'oubliez pas que si, durant ces jours, l'étude perd une partie de ses droits, la piété conserve tous les siens. Allez au sein de vos bonnes familles, dont vous serez la consolation et la joie. Puis, le temps des vacances écoulé, vous nous reviendrez l'esprit reposé, le cœur toujours fervent.





P
2